

Master of Fate

By

GUY ENVIN



NEW YORK
640 Madison Avenue

HV1967

E



**M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND**

Soldier of Peace

Messenger of Hope



GUY ENVIN

The Blind French Poet and Lecturer

Legion of Honor, Military Medal. War Cross (Star-Palm), A. M. (Paris),

L.L.B. (Paris), Winner of Victor Chapman Prize (Harvard),

Author of "From Shadowy Depths"

W. C. Cunningham

HV1967

E
cop. 1



MAÎTRE DU DESTIN

Cette conférence a été faite en Amérique plus de 500 fois, devant les auditoires les plus divers et quelquefois même devant des groupes de Germano-Américains et fut partout reçue avec un grand enthousiasme.

Mesdames, Messieurs,

Je suis profondément ému par tous les témoignages de sympathie, d'affection et de reconnaissance que j'ai rencontrés depuis que je parcours votre merveilleux pays. Je voudrais d'abord vous remercier tous pour votre accueil et pour ces applaudissements dont vous venez de me gratifier.

Qui m'aurait dit, il y a quelques années, que des milliers de personnes m'écouteraient et que je ne les verrais point ? Destinée ! Qu'est-ce que la destinée des hommes et pourquoi vivons-nous ? Il y a des gens qui sont nés pour la fortune, pour la gloire, pour le bonheur, il en est d'autres qui sont nés pour la tristesse, pour la souffrance, pour les pleurs. Il en est d'autres enfin qui sont nés pour être un exemple et un enseignement pour tous. Destinée ! Ma destinée à moi, ce fut d'être jeune, ardent, enthousiaste, de combattre pour la plus noble des causes, de tomber et de souffrir pour elle. Ma destinée à moi, ce fut, à vingt ans, d'être jeté dans un profond abîme noir. Ma destinée maintenant, c'est de m'en aller à travers le monde pour répandre la bonne parole. Ma destinée, c'est de semer dans les vents du monde la graine féconde qui apportera un peu de bonheur et de paix autour de moi. Je ne suis rien qu'un grain de sable dans l'océan des choses, qu'un simple soldat aveugle, et ma mission, ce soir, sera de vous montrer la leçon, la dure leçon qu'on peut tirer de la Douleur Féconde et la grande philosophie du bonheur intérieur et de la joie intime. C'est pourquoi je suis ici devant vous. C'est pourquoi je vais vous raconter quelques-unes de mes impressions, ma chute, ma résurrection et la reconquête de ma vie. C'est pourquoi je vais lever un coin du voile qui recouvre le cœur d'un homme imparfait, qui a eu des découragements et ses réactions, ses joies et ses tristesses, ses chutes et ses victoires.

Ma jeunesse fut à peu près la même que celle d'un enfant en Amérique. Avant la guerre, je vivais dans une petite ville du Nord de la France, Armentières. Cette ville de trente mille habitants, élégante et pimpante, se trouvait située à 10 milles de Lille, le plus grand centre des plaines des Flandres. Mon oncle, professeur au collège, menait la vie la plus tranquille du monde. C'était un tout petit homme, qui me venait à peu près jusqu'à l'épaule et qui était aussi maigre qu'un poteau télégraphique. Il vivait dans ma famille et eut ainsi facilement une grande influence sur nous tous. Car c'était un monsieur à théories. Par exemple, il croyait que la longueur des cheveux était mauvaise pour leur santé et les faisait tomber. Aussi il s'était fait couper les cheveux très ras, et s'il a pu éviter la calvitie, il eut du moins le désavantage de paraître chauve toute sa vie. Ce qu'il y a de triste dans cette histoire, c'est qu'il appliquait ses théories à ses amis et à ses neveux. Et pendant toute ma jeunesse, mes trois frères et moi, nous n'avons pas eu de cheveux du tout, mais une sorte de brosse.

Mon oncle était aussi très myope et portait sur son long nez mince une énorme paire de lunettes, un véritable échafaudage. Vous connaissez la triste chose. Il appliquait ses théories à ses amis et à ses neveux, et pour conserver notre vue, il nous avait donné à tous les quatre une énorme paire de lunettes, un véritable échafaudage. Je crois même qu'il avait fini par persuader mon cher vieux papa. Vous comprenez, c'était lamentable. A l'école, on nous appelait "la famille aux lunettes." Et maintenant, Mesdames et Messieurs, vous pouvez peut-être vous imaginer comment je pouvais être à dix-huit ans. Grand, maigre, de trop longs bras, de trop longues jambes, mon crane rasé et une énorme paire de lunettes sur mon nez.

Il me faut maintenant à mon tour vous faire ma confession, et je dois bien avouer que je ne fus ni un élève bien modèle, ni un enfant très sage. Bonne Dame Nature m'avait donné un goût très prononcé pour les fleurs, les champs, les oiseaux. Chers petits oiseaux! Comme je trouvais leurs concerts plus intéressants que les leçons de mes maîtres. Pour dire le tout en quelques mots, j'étais le désespoir de ma famille et la peste du collège. Je me rappelle avoir vu bien souvent mon cher oncle avec son crane rasé et son échafaudage sur le nez, lever en l'air ses longs bras minces et se lamenter... Mon Dieu, qu'ai-je fait pour avoir un neveu comme cela!... Vous comprenez maintenant facilement que dans de telles

conditions, je n'avais qu'un seul désir, m'en aller. Après tout, je n'aimais pas la vie trop calme, trop provinciale de ma famille, et je détestais les théories de mon oncle. Aussi, en novembre 1913, je m'engageais au 110^e régiment d'infanterie. Alors, ma vraie, ma véritable vie commence. Quelques mois plus tard, la guerre éclate et surgit dans ma vie avec son cortège d'aventures glorieuses, de misères horribles, de nobles et fécondes douleurs, qui allaient faire de jeunes gens de vingt ans des héros et des martyrs.

II

Le 4 août 1914, mon régiment, bien équipé, avec deux jours de vivre, deux cents cartouches et du cœur au ventre, partait pour la guerre. La guerre... Je ne saurais vous dire combien ce mot résonnait en moi. C'était comme un tambour qui battait, comme un clairon qui sonnait. Oh! j'étais jeune alors et ardent et la guerre malheureusement c'était une fête pour mon cœur de vingt ans. Et c'est pourquoi je veux être maintenant, à tout jamais un SOLDAT DE LA PAIX.

Après plusieurs jours de marche, nous arrivâmes sur les bords d'une grande rivière de Belgique, la Meuse. Ce sera maintenant mon privilège de vous présenter trois tableaux, trois peintures de la guerre, non pas d'une guerre sanglante, terrible, sans merci, mais d'une guerre pleine de beauté et de grandeur. Donc, pour en revenir aux rives de la Meuse, la beauté du spectacle était si impressionnante que pour un moment j'en oubliais la guerre. Imaginez-vous une longue vallée, bordée des deux côtés par deux énormes murailles de granit rouge avec des plantes vertes et, au centre, la Meuse, qui coulait comme un immense serpent vert.

Malheureusement, nous ne restâmes pas là très longtemps, car les Allemands avaient tourné l'aile gauche de l'armée française et il nous fallut battre en retraite. Ce fut le commencement de cette fameuse retraite de Belgique, si bien connue dans votre pays, et qui allait permettre à la vague de l'invasion allemande de déferler presque jusque sous les murs de Paris. Pendant cette période, pas de tranchée. Nous marchions à raison de trente milles par jour. Nous marchions tout le jour, nous marchions toute la nuit. Lorsque nous partîmes, nous étions trois mille hommes, lorsque nous arrivâmes à Chantemerle, dernier village de la retraite, nous étions trois mille fantômes, tant nous étions usés, affaiblis et amaigris par la misère, la fatigue, la nourriture insuffisante et les privations.

Et pourtant, en dépit de toutes ces peines, en dépit de la fatigue,

nous étions heureux. Le bonheur ne dépend point du confort et d'avantages matériels. Nous chantions. Car Dieu a mis dans le cœur de tout Français la joie, et sur les lèvres de tout Français une chanson. Et, en traversant la Belgique, nous chantions, et dans les forêts des Ardennes nous chantions, et en grimpant les collines de Champagne nous chantions, et dans les plaines de la Marne nous chantions. Nous avons chanté dans la retraite et dans la défaite. Nous avons chanté en face de la mort. Mais plus tard aussi, avec les braves soldats d'Amérique, nous avons chanté devant la Victoire et devant la Vie !

Pour moi, soldat fantôme dans un régiment fantôme, j'ai rapporté de cette fameuse retraite de Belgique, des souvenirs précieux et d'une incomparable beauté qui, maintenant, meublent et enrichissent mes ténèbres. J'ai toujours vu la guerre en artiste, et j'aimais m'arrêter pour un moment au sommet des collines et regarder derrière moi. Et alors je pouvais contempler toute l'horreur et l'étendue de l'Invasion. Les Allemands, dans leur uniforme verdâtre, qui les rendaient presque invisibles, étaient répandus partout, par les bois, les plaines, les champs, les forêts. Naturellement, dans mon cœur de Français, je souffrais de voir un spectacle aussi colossal. Mais, dans mon cœur d'artiste, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la précision puissante de ce flot humain qui inondait mon cher pays. On sentait qu'aucun pouvoir au monde n'aurait pu s'opposer, sans être brisé, à la marche lente, sûre, mathématique, de cette marée d'hommes. Et pourtant, vous le savez, elle fut arrêtée à la bataille de la Marne, cette bataille qu'on a appelée depuis, pour cette raison même, le Miracle de la Marne.

Permettez-moi de vous présenter maintenant la guerre sous un autre jour. Il me serait agréable que vous considériez en moi, ce soir, non pas le soldat aveugle, mais le peintre qui expose ses tableaux pleins de couleurs, de clarté et d'ombres, et je voudrais vous présenter maintenant la guerre sous un aspect de douce, de belle, de tragique mélancolie. C'est toujours la retraite, et j'aime toujours m'arrêter au sommet des collines et regarder derrière moi. Mais, maintenant, la nuit est venue avec sa poésie tendre de nuit d'été. Quelques étoiles çà et là, quelques gouttes d'or dans la voûte du ciel. Dans mon corps affaibli, mon âme veille et brille comme une flamme. Et devant mes yeux éblouis s'étend le plus magnifique des spectacles. L'horizon tout entier est un immense manteau de velours noir piqué de vingt rubis. Ce sont vingt villages de France qui brûlent, et l'incendie rouge contraste puissamment avec la nuit

noire. Oh ! comme elle est belle, cette nuit avec son manteau noir décoré de ces vingt roses rouges. Et sur toute cette splendeur tragique plane le silence. Pas un bruit, pas un souffle, pas un gémissement, pas un pleur. Sur les maisons qui brûlent, sur les enfants qui périssent dans les flammes, sur les femmes qui pleurent, la nuit, indifférente et silencieuse, s'écoule lentement.

Et voici enfin une troisième peinture, la dernière vision lumineuse de ma vie de voyant, la Cathédrale de Reims. Oh ! je puis la voir encore, au milieu de mes ténèbres, se dressant majestueuse et grandiose contre le ciel bleu, comme elle m'est apparue en ce tragique mois de septembre.

J'ai là, tout au fond de mon cœur, des trésors amassés de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Ce sont les souvenirs, les couleurs, les spectacles de ma jeunesse ensoleillée et morte. Mais, parmi tout cet amoncellement de forêts vertes, de soleil doré, de ciels bleus et de roses rouges, la Cathédrale de Reims m'apparaît toujours comme le plus pur, le plus précieux et le plus délicat de tous mes joyaux.

Après Reims va disparaître pour moi la vie civilisée. Ce sera la guerre des tranchées, cette guerre que vous connaissez, que l'Amérique avec nous, a conduit à la Victoire. Je ne veux point vous parler de sa vie énervante et monotone, de ses fleuves de sang, de ses tonnerres de bruit, de ses réveils de lutte sauvage. D'abord, parce que vous connaissez cette guerre mieux que moi, vous avez eu l'occasion de voir, dans les journaux, des photos que je ne vis jamais. Et aussi parce que trop de conférenciers vinrent en Amérique pour vous en parler, pour vous dire ce qu'ils avaient vu et souvent ce qu'ils n'avaient pas vu. Ce soir, je ne veux vous donner que des souvenirs personnels, vous parler de choses que j'ai vues, que j'ai souffert, que j'ai vécu. Aussi j'arrive tout de suite à ce jour où a finit ma jeunesse ensoleillée et où a commencé ma Vie, ma vraie, ma véritable Vie.

III

C'était, il m'en souvient, par un soir de Mars. La nuit étendait son voile de deuil sur cette terre de France, sillonnée par les bombes et les obus, et sur les hommes qui ne dormaient point. Le vent poussait, dans le ciel obscurci, des nuages lourds et bas. De temps en temps, on apercevait la face blafarde de la lune.

Tout à coup, mon capitaine m'appelle et me dit : "Envin, pourriez-vous porter cet ordre à la quatrième section. Je sais que la mission est dangereuse. Mais j'ai confiance en vous." Et la mission

vraiment était dure. Nous nous trouvions, en effet, dans une tranchée allemande que nous avions prise quelques heures auparavant, et il n'y avait aucun boyau de communication. Il me fallait passer à travers cette partie du front constamment sillonnée de bombes et de balles, qu'on appelle le no man's land. Mais c'était mon devoir et je n'hésitais pas. Au moment même où je sautais par-dessus le parapet, au vol pour ainsi dire, je reçus un choc formidable sur la tête. J'étais blessé. Ma jeunesse ensoleillée était morte. Les ténèbres allaient me saisir comme une proie.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, la psychologie est très à la mode de nos jours. Aussi, si vous le voulez bien, nous allons avoir notre leçon de psychologie et nous allons étudier ensemble les sentiments, les émotions, les réactions physiques d'un jeune homme de vingt ans, qui était précipité subitement du plus lumineux des sommets dans l'abîme le plus noir.

J'avais senti le choc sur la nuque. Mais en réalité je ne reçus aucune blessure à cet endroit. C'était la centralisation de mes autres sensations. Je ne souffrais point, "en fait je n'ai jamais beaucoup souffert", et je pouvais facilement m'imaginer que je n'étais point blessé.

Je promenais mes doigts tremblants sur ma figure et constatais que mon œil droit était parti. Mais je sentis sous la paupière gauche la rondeur d'un globe oculaire intact, et, du fond du cœur, je remerciais Dieu de m'avoir conservé un œil. Car je ne pouvais pas réaliser la vérité.

Mais, me direz-vous, vous nous avez fait une description de l'endroit et des lieux. Que faites-vous des étoiles et de la face blafarde de la lune? Vous ne les voyiez donc point? Non, mes amis. Je dois même dire que je n'y pensais même pas. J'attribuais tout cela au choc que j'avais reçu. Je pensais que ma pauvre tête était un peu malade. Mais je ne soupçonnais pas que c'était la dernière fois que je les avais vus, la bonne face de la lune et les étoiles du Bon Dieu.

L'expérience nous a appris à nous, soldats, que nous ne devons pas rester à l'endroit où une bombe a éclaté. Ce sont de jolies petites choses, des oranges ou des bouteilles de ginger ale, mais il vaut mieux les regarder de loin. Aussi, je jugeais prudent de m'en aller, et me trainais à quatre pattes dans la tranchée pendant une vingtaine de mètres. Je me cognais alors la tête contre un arbre, et... je m'arrêtais. Quelques corps étendus m'offrirent un lit macabre et quelque peu inconfortable. Je trouvais dans ma poche un

morceau de chocolat. Je le mangeais et cela me rendit confiance et courage. Tant sont impérieux les besoins du corps dans de telles circonstances. Ceci est un nouveau principe de psychologie à retenir dans notre leçon.

Combien de temps suis-je resté là, dans une demi-conscience ? Je ne saurais vous le dire. Après une attente longue, qui dura probablement toute la nuit, j'entendis, dans un lointain estompé, une voix amie. "Ami, me disait mon camarade, tu es blessé. Mais si tu peux t'aider un peu, je te transporterai vers l'arrière." Je me trouvais bientôt sur le dos de mon camarade et en route vers une région plus calme. C'est alors que je réalisais une partie de mon désastre. A chaque mouvement, suivant la marche, je commençais à souffrir dans tous mes membres, dans mes bras, dans mes jambes, dans la tête, et si les bruits paraissaient si éloignés, c'était parce que je ne pouvais plus les entendre. Trente blessures, le crâne fendu en deux endroits, aveugle et les deux tympanes perforés. Tel était le bilan du drame. Mesdames, Messieurs, vous verrez peut-être des amis demain et vous leur direz : "Hier nous avons vu un soldat de France. Quelle constitution solide ! Rien à faire pour le tuer !

Remarquez que je ne sais pas encore la vérité. La réalisation va venir maintenant, et la réaction que provoque cette découverte en moi est d'une psychologie bien étrange. A l'arrière, on me plaça sur un brancard. Nous devons traverser une vaste plaine ouverte. Deux hommes saisirent la civière, et le mouvement rythmique de la marche mit une plainte sur mes lèvres. Tout à coup, juste au milieu de la plaine, j'entendis un bruit que je connaissais trop bien. Les Allemands nous avaient repéré dans la plaine et ils essayaient d'atteindre cette proie facile. Je dis à mes deux compagnons, dont l'impatience était grande : "Il n'est pas nécessaire pour vous de rester ici. Laissez-moi seul." Pas d'autres explications. Au front, on n'a pas l'habitude de parler aussi longtemps qu'au Congrès de Washington... J'entendis deux pas légers qui fuyaient. Et alors, pour la première fois, dans le silence rompu par les détonations, je réalisais la vérité. Mon corps paraissait inconscient. Seul mon cerveau travaillait avec une clarté et une lucidité surprenante. J'étais une machine à penser. Et, en pensant, non pas en souffrant, je compris... "Si mes deux compagnons, pensai-je, peuvent s'enfuir, ils doivent voir leur route, et moi qui suis ici, je ne vois même pas le soleil." Ce fut tout. Et je ne fus point surpris. Et je ne fus point ému. Et je ne fus point triste. Beaucoup de monde pensent que j'ai souffert au début. Je ne le pense pas. C'était pour moi une sorte de constatation scientifique et je me disais : "Je suis aveu-

gle” comme si je vous disais : “Vous savez quand le ciel est bleu, le soleil brille.”

Combien de temps dura le bombardement. Je ne saurais vous le dire. De petits morceaux de terre retombaient sur mon visage. Une vingtaine d’obus, je crois, éclatèrent autour de moi. Mais tout doit finir en ce monde, et le bombardement prit fin. J’entendis alors mes deux compagnons. Et voyez ici la relativité de toute chose et l’influence des circonstances sur nos paroles les plus banales. L’un d’eux me demanda : “Comment allez-vous ?” Cela valait bien une réponse du même genre. “Toujours vivant !” lui dis-je. Et nous partîmes.

A l’arrière, le docteur me pansa. Mais, après quelques minutes, jugeant probablement mon cas désespéré, il commanda à un homme : “Mettez-le sur un lit.” Ce lit n’était autre chose qu’un cadre de bois avec, au centre, un treillis de fils de fer. Les matelas et oreillers n’étaient qu’une litière de paille pleine de sang et de boue. Je gisais dans ce lit depuis quelques minutes, quand j’entendis près de moi une voix grave, la voix d’un prêtre. Mesdames et Messieurs, les Français ne sont pas tous des athées, des persécuteurs de sœurs de charité et des mangeurs de curés. On croit, en France, et on est aussi religieux qu’en Amérique. Pendant la guerre, chaque division avait son aumônier, et c’était lui qui me rendait visite. “Mon enfant, dit-il, vous êtes très grièvement blessé. Il y a, dans votre vie de vingt ans, plus d’expérience que dans la vie de gens qui ont vécu un siècle. Vous avez fait votre devoir et vous en serez récompensé. Car le Paradis a été fait pour des hommes comme vous !” J’écoutais cette voix avec un étonnement grandissant. Après tout, je me sentais fort et je n’avais pas du tout l’intention d’aller voir si le Paradis avait été fait pour des hommes comme moi. Mais, il faut toujours être prêts. N’est-ce point un auteur anglais qui disait qu’on devait toujours conserver un pied dans l’étrier pour le long et dernier voyage. Bien des gens aussi sont morts avec toute leur conscience. C’était peut-être mon cas. Aussi, avec mon pied dans l’étrier, j’attendis. Au bout d’une heure, je me dis à moi-même : “Probable qu’on a remis le départ à plus tard. Le cheval doit être trop fatigué aujourd’hui.” Et, en attendant, je demandais une tasse de thé. Elle me fit grand bien. Ensuite, avec ma tasse de thé et mon pied dans l’étrier, j’attendis le départ. Au bout d’une heure, je redemandais une tasse de thé. Décidément, il n’y avait rien à faire avec un mourant qui demandait tant de tasses de thé, et on m’envoya à l’hôpital.

IV

Je fus blessé en mars 1915. En juin 1915, je quittais l'hôpital, guéri. Mais j'étais partiellement sourd et totalement aveugle. Mes parents avaient dû fuir Armentières devant l'invasion allemande. Mon frère, quelques mois plus tard, était tué à Verdun. La France me donnait, à cette époque, une pension de 975 francs par an. Et pourtant j'étais jeune, ardent et vibrant, et quelques heures auparavant la vie me souriait. Et maintenant tout autour de moi n'était que nuit et hostilité. J'étais le Prisonnier des Ténèbres.

Oh, peu m'importait de ne plus voir les forêts vertes, le soleil doré, la mer immense et les hautes montagnes. J'avais donné tout cela à mon pays, de bon cœur. Vous voyez, généralement pour le public, les aveugles de guerre souffrent parce qu'ils ne voient plus. Erreur, grande erreur! Nous ne souffrons point pour cela. J'ai précisément mis devant vos yeux trois tableaux, trois peintures de ma guerre, pleines de couleurs, d'ombres et de clartés, pour vous prouver que nous avons en nous-mêmes une puissance créatrice des couleurs et des images visuelles. Nous ne voyons pas! Oui, certes! Mais, nous n'y pensons même pas. Combien de personnes autour de nous, que la nature a pourvu de bons yeux et qui ne voient rien, . . rien: D'un autre côté, il est pourtant une chose qui est parfois difficile à supporter dans notre situation, et c'est d'être dépendants, d'être les Esclaves de la Nuit.

Et ce que je ne pouvais me déterminer à donner à ma chère France, c'était mon indépendance, ma liberté. Et tout autour de moi ce n'est que ténèbres et hostilité. Les chaises contre lesquelles je me heurte, les murs que je frôle, les arbres, les roses elles-mêmes sont mes ennemis. Quand je marche, quand je lis, quand je travaille, j'ai besoin des autres. Je suis le Prisonnier des Ténèbres!

O Liberté, Liberté chérie! Mais regardez, mes amis, l'histoire du monde et vous verrez. C'est une lutte perpétuelle pour la Liberté, liberté du corps, de l'âme, des idées, des philosophies. Et voyez l'histoire des peuples. Les Irlandais, les Russes, les Polonais, ne combattent-ils pas depuis des siècles pour leur indépendance? Et dans cette dernière guerre, n'était-ce point pour la liberté du monde que nous combattons, que nous souffrions, que nous mourrions? Oui, en vérité! Et nous, pour la liberté du monde, nous avons donné notre propre liberté. Nous sommes les Prisonniers des Ténèbres!

Mais, dans la nuit profonde, je pensais. Oui, il semble, à première vue, que nous sommes des prisonniers. Mais, après tout, ma

pensée est libre, mon imagination est libre, mon cœur est libre. Et, peu à peu, un rayon de soleil a percé le voile et a illuminé ma nuit. Il a grandi et il brille éblouissant sur ma vie. Qu'est-ce, après tout, mes pauvres amis, que la liberté du corps, si, par le travail de mon cerveau, je peux acquérir une liberté mille fois plus précieuse, la liberté spirituelle?

Guidé par cette étoile, je me suis mis au travail. Six mois après avoir été blessé, je passais mon Baccalauréat, j'apprenais l'écriture en relief, le Braille, la machine à écrire. En moins de six ans, je passais plus de dix examens en Lettres et en Droit, obtenant des degrés correspondant à votre Ph.D. à votre L.L.D. Je publiais un livre de petits poèmes, *Du Fond de l'Ombre*, dont la vingtième édition est épuisée. Il y a quatre ans, je commençais à apprendre l'anglais et, en 1921, je gagnais la Bourse Victor Chapman, et venais à Harvard University, où j'étudiais le Droit International. Je préparais enfin une série de 25 conférences que je fais en anglais comme en français, et je parcours maintenant votre beau pays. Tout en gagnant une vie large et honorable, je m'efforce de répandre autour de moi la graine d'une cause sacrée, la PAIX DU MONDE. Oh, je sais, il est des gens qui pensent que les anciens soldats ne sont plus bons à grand'chose. Mais il est un droit qu'on ne peut nous enlever, et c'est celui de continuer de travailler pour la Cause, pour laquelle nous avons combattu et souffert, pour le Droit, la Justice et la Paix.

Vous avez eu en votre pays un homme qui, s'il eut des torts, n'en eut pas moins le mérite de fonder la Ligue des Nations. C'est là une grande œuvre humanitaire et tous, Républicains ou Démocrates, devraient la soutenir. Le bonheur de l'humanité est de tous les partis. Rappelons-nous seulement qu'il est inhérent à la nature de l'homme imparfait de fonder des œuvres périssables et imparfaites. La Ligue, si elle n'atteint pas la perfection, n'en est pas moins une étape importante dans la route si longue vers le bonheur des peuples. Evidemment, ce n'est point dans des Ligues, dans des Alliances, dans les traités qu'on cimente la paix. C'est en nous-mêmes qu'il faut la chercher. Perfectionnons-nous, luttons contre nos passions, nos bas instincts, nos jalousies et nos haines, et soyons sûrs que, dans une humanité plus civilisée moralement, il sera facile de créer la Paix, car elle sera basée sur le consentement libre de tous les peuples.

CONCLUSION

Quelle sera maintenant notre conclusion... Qu'est-ce que la destinée des hommes et pourquoi vivons-nous? Généralement, on considère la cécité comme le plus grand, le plus terrible des handicaps. Mais, quand je considère ce que j'étais autrefois et ce que je suis maintenant, je pense que peut-être il ne fut pas mauvais pour moi d'être aveugle. Ce fut une bénédiction du Ciel. J'étais paresseux, le désespoir de ma famille, et maintenant je travaille. J'étais sans pensée et sans idéal, et maintenant je pense et je crois. "Le malheur, a dit un grand philosophe, Pascal, est le creuset où se forgent les grands caractères." Cette cécité qui, à première vue, paraissait être le plus grand obstacle de mon développement, n'a-t-elle pas été la raison même de mon succès? Je le crois. J'avais besoin d'un bon coup de fouet, je l'ai reçu et je puis dire comme le poète W. Henley, *I am now Master of Fate and Captain of my Soul*. Je suis Maître du Destin et Capitaine de mon âme.

Après tout, que sommes-nous sur cette terre? Un grain de sable, un grain de poussière. Mais, si nous regardons avec les yeux de l'âme, nous verrons la beauté éblouissante de l'univers. Les soleils tournent, les planètes gravitent, les hommes travaillent consciemment ou inconsciemment au perfectionnement du monde. Nous sommes les infiniment petits rouages de la grande machine de l'univers. Quelques-uns sont nés pour la fortune. D'autres, au contraire, sont nés pour la tristesse. D'autres, enfin, sont nés pour être un exemple et un enseignement pour tous. Mais tous, ou par leur richesse, ou par leurs pleurs, ou par leur exemple, doivent concourir au perfectionnement du monde. Ma mission, ce soir, ce fut de vous montrer la leçon, la dure leçon qu'on peut tirer de la douleur féconde. Et soyez bien persuadés que je ne suis pas venu ici pour vous parler de ma modeste, de mon humble vie. Que suis-je? Un grain de sable dans l'océan des choses. Mais je suis ici pour vous parler à tous, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, heureux ou misérables. Il n'est point de bonheur parfait ici-bas. Il y a toujours des yeux qui pleurent, des cœurs qui saignent ou des peines secrètes. Et tous, nous devons comprendre que la vraie félicité ne dépend pas des avantages matériels, des bijoux, de la beauté éphémère, des succès politiques, de la richesse ou de la gloire; mais que le véritable bonheur dépend de nous-mêmes, d'une conscience pure, de la satisfaction du devoir accompli, de notre perfectionnement, de nos vertus et de nos qualités. Il y a, certes,

bien des moyens pour conquérir cette joie de l'âme. Mais, ce soir, nous désirons rester dans le même esprit et communier dans une même pensée, et nous n'indiquerons qu'un moyen : s'aimer les uns les autres. Oh, je sais bien, ce n'est pas là une pensée nouvelle. Mais il est parfois bien nécessaire de le répéter. S'aimer les uns les autres ! La fraternité internationale, voilà, Messieurs, le moyen d'être heureux en ce monde. Car, tout est lié en cet univers, et quand on travaille pour les autres, on travaille en même temps pour soi-même, on enrichit son âme, on élève son cœur. Plus haut, toujours plus haut vers la perfection, chacun suivant ses puissances, quelques-uns en aidant les autres, d'autres en supportant courageusement leurs souffrances, d'autres, enfin, en s'efforçant d'être meilleurs. Plus haut, toujours plus haut, voici notre devise ; plus haut vers le perfectionnement de l'âme, plus haut vers une plus grande bonté, plus haut vers le bonheur de tous dans l'harmonie éblouissante de l'univers !.....

MASTER OF FATE

INTRODUCTION

I am deeply moved by all the proofs of affection, sympathy and kindness with which I have met since I have been traveling through your wonderful country. And to-night it is an especially great honor and a great privilege for me to speak before such a distinguished gathering as this.

My dear friends, who could have told a few years ago that thousands of people would listen to me and that I should not be able to see them. Fate! What is man's destiny? Some are born for happiness, for fortune, for prosperity. Others, on the contrary, are born for suffering, for sadness, for tears. Finally, others are born to be an example and a lesson to all. My destiny, mine was to be young and strong and vibrant, to struggle for the most noble of causes, to fall and to suffer for it. My destiny, mine was at twenty to be thrown into a deep black hole. My destiny now, is to travel throughout all the world to spread the good word. My destiny is to scatter to the winds of heaven the fertile seed which will spread peace and happiness around me. I am nothing but a drop of water in the great ocean of things, only a simple blind soldier, but my mission to-night will be to show to you the lesson which can be learned from fertile sorrow and the great philosophy of inmost joy and inner happiness. That is why I am here before you to-night. That is why I am going to tell you some of my impressions, my downfall, my resurrection and the regaining of my life. That is why I am going to lift up a corner of the veil which covers the heart of an imperfect man who has had his discouragements and overcome them, his joys and his sorrows, his falls and his victories.

FIRST PART.

My youth was the same as the youth of any boy in America. Before the war, I lived in a small city in Northern France, called Armentières. This old fashioned town, with about thirty thousand inhabitants, is ten miles distant from Lille, the largest center in the plains of Flanders. My father, professor in the college, lived the most tranquil life in the world. But I had an uncle, who

lived with our family, and who, though he was a very small man, who would only come up about to here on me, and was thin as a telegraph pole, had a great influence on our lives, for he was a gentleman with theories. For instance, he thought that letting the hair grow long was very bad for it, making it fall out, and so he cut his own hair very short. To prevent baldness he adopted the appearance of it. The sad part about it was that he used to apply his theories to his nephews and to his friends, and throughout all my youth, my three brothers and myself had no hair at all, only a kind of brush.

My uncle was also very near-sighted, and carried on his long thin nose an enormous pair of spectacles, a veritable scaffolding. You can imagine the sad part of it. He applied also this theory to his nephews and to save our eye-sight, he gave us, to my three brothers and myself an enormous pair of spectacles, veritable scaffoldings. He even gave one to my father. You understand it was lamentable. At school, they called us: "The family with spectacles."

An now, my dear friends, you can perhaps imagine how I must have appeared at eighteen. Tall, very thin, too long legs, too long arms, my head shaven and an enormous pair of spectacles on my nose.

But now I must make my confession and I must say that I was neither a model boy nor a studious pupil. Dame Nature had given me a very pronounced taste for the fields, the flowers and the birds. These birds, I thought they could sing so much better than all my teachers and my professors in the college could talk. In short, I was the despair of my family and the plague of the school. I remember very often to have seen my dear uncle with his shaven skull and the scaffolding on his nose, waving his long, thin arms in the air and crying; "Good Gracious, what have I done to deserve a nephew like this!"

You can easily understand that under such conditions, I had only one desire—to go away. I did not like the too quiet, the too calm life of my family and I hated my uncle's theories. So, in November 1913 I enlisted in the 110th Regiment of Infantry. Then my true, my real life began. Some months later the war broke out and burst into my life with its procession of glorious adventures, horrible miseries, and noble and fertile sorrows, through which young men of twenty were going to be made heroes and martyrs.

SECOND PART.

In August, 1914, well equipped, with two days rations, two hundred cartridges and plenty of pep, I departed with my regiment for the war. The War! I cannot tell you how these words sounded within me. It was like a beating drum, like a sounding trumpet. Oh, I was young then and full of life, and unhappily the war was a lark, the great adventure for my twenty year old heart. That is why I wish now to be forever a SOLDIER OF PEACE.

After a march of several days, we arrived on the banks of a great river of Belgium, called La Meuse. It will now be my privilege to put before you three descriptions, three paintings of the war as I saw it. Not of a bloody, a drastic, or a terrible war, but of an artistic, a beautiful war. So, to come back to the banks of La Meuse, the beauty of the spectacle was so overpowering that for a moment I forgot the war entirely. Imagine a long valley before us, edged on each side by two enormous walls of rose tinted rock, fringed with green foliage, and in the center La Meuse ran like an immense serpent.

Unhappily we did not stay there a long time because the Germans had turned the left wing of the French army and we had to retreat. This was the beginning of the famous Retreat of Belgium, of which you surely heard in America, and which was going to permit the wave of the German invasion to break almost under the walls of Paris. During this early period we walked at the rate of thirty miles a day. We walked all day long. We walked all night. When we started we were three thousand men, when we arrived at Chantemerle, the last village of the retreat, we were three thousand fantoms, so thin, so weak; we were worn out by fatigue, insufficient food, misery and privations.

But, my friends, in spite of the fatigue, in spite of all these distresses, we were happy.

Happiness does not depend at all upon material comfort, and we sang! For God put into the heart of each Frenchman the joy of life and on the lips of each Frenchman a song. In crossing Belgium we sang, and in the deep forests of the Ardennes we sang. In climbing up the hills of Champagne we sang, and on the plains of the Marne, we sang. We sang in retreat and in defeat. We sang in the face of Death. But later on, with the brave soldiers of America, we sang with the hope of life and the assurance of victory.

For me, fantom-like soldier in a fantom-like regiment, I brought from this famous retreat of Belgium precious and beautiful memories, which now lighten my darkness. I always saw the war with an artist's eye and I loved to stop for a moment on the top of a hill and to look behind me. I could then contemplate all the extent of the invasion. The Germans in their greenish uniforms, which made them almost invisible, were spread everywhere, in the woods, on the plains, in the fields, in the deep forests. In my Frenchman's heart of course I suffered to see such a colossal power. But in my artist's heart I could not help admiring the powerful precision of this tide of men, which overflowed my dear country. One felt that no power on earth could oppose, and withstand the slow steady march of this overwhelming tide of men.

Yet, it *was* stopped at the battle of the Marne, at this battle, which now is called for that very reason, "The Miracle of the Marne".

Let me now put before your eyes a second painting of the war. I would like you to consider in me to-night, not a blind soldier, but a painter, who is just producing his creations full of lights, of shadows, of colors, and I would like to present the war to you now rather under an aspect of sweet, of beautiful, of tragic melancholy. It is still the retreat, and I love to stop for a moment on the top of a hill and to look behind me. But now the darkness has come with its tender poetry of Summer night. Here and there gleaming stars, golden drops in the roof of the sky. In my weakened body my soul watches and burns like a flame. Before my dazed eyes is spread the most magnificent of spectacles. The horizon is an immense stretch of black velvet spotted with twenty rubies. It is twenty villages of France which burn and the red fire contrasts strongly with the black night. How beautiful it was, my friends, that night with her black mantle adorned with those red roses. And over all this tragic grandeur hovers silence. No noise, no breath, no tear, no groan. Over the houses which burn, the children who die in the flames, the wives who weep, the indifferent and silent night runs slowly, slowly on.

And now, permit me to put before you a last painting of the war. It is the last luminous vision of my life as a seeing man—the Cathedral of Reims. Oh, I can see it again amidst the shadows of my night, rising majestic and grand against the blue sky, as it appeared to me in this tragic month of September.

I have at the very bottom of my heart untold treasures of rubies,

of saphyrs, of emeralds. They are the landscapes, the memories, the colors of my sunny and dead youth. But amidst all this amount of green forests, golden sun, blue skies and red roses, the Cathedral of Reims always appears to me, as the purest, the most delicate, and the most precious of my treasures, the most radiant of all my jewels.

After leaving Reims, the most beautiful house of God in the world, civilized life disappeared for me. Then began the war of the trenches, the war which you know, the war which America with us brought to victory. But I do not wish to speak about it, about its enervating and monotonous life, its rivers of blood, its thunderous noises, because you know more about it than I. You had an opportunity to see in papers and magazines pictures which I could not see. I think also on the other hand that too many people came to America during the war to speak about it, about what they saw and generally about what they did not see. To-night I wish only to give you personal memories, to speak about things which I have seen, which I have lived, which I have suffered, and so I come immediately to that day where ended my sunny youth and where began my real, my true life.

THIRD PART.

It was, I remember, on a March evening. The night spread its veil of mourning over this land of France, torn by shells and bombs, and on the men who did not sleep. The wind blew low clouds beneath the heavy darkening sky. From time to time, in an opening the sallow face of the moon was to be seen. Suddenly my captain called me and said: "Envin, could you carry this order to the fourth section? The mission is hard, but I have confidence in you." Indeed the mission was hard, because, you see, we were in a German trench which we had taken a few hours before and there was no passage between. I had to go through that part of the front constantly furrowed by shells and bullets, which was called "no man's land". But I had to do it. It was my duty and there was no hesitation. I leaped forward, but in a moment in the midst of my flight, so to speak, I received a terrible shock on the back of my neck. I was wounded. My sunny youth was dead. Shadows were going to clutch me as a victim.

Now, my friends, I know that psychology is a very fashionable

study in our days. So we are going to have a short lesson in psychology. We will take a subject and will try to study together the emotions, the feelings, the physical reactions of a young man of twenty, who was suddenly thrown from the most luminous summit into the darkest abyss.

I felt the shock on the back of my head, but I received no wound there. It was the centralization of my other sensations, and I was not suffering at all, I could have easily thought that I was not wounded. I did not realize and I could not realize the truth. You will say, that's all very well but you gave us a description of the scenery in the beginning. What about the sallow face of the moon and the stars. You did not see them? No, I did not see them, I did not even think of them. You see, I attributed all this to the shock I had received. I thought that my poor head was somewhat ill, but I did not suspect it was the last time I had seen them, the good face of the moon and the stars of the Good God.

Experience taught us soldiers that we must not stay in a place where a bomb has exploded. You see, these bombs are very nice little things, some like oranges, others like bottles of ginger ale. But it is always better to treat them with the greatest amount of respect and I thought it was better for me to go away. So I crept on all fours in the trench for about twenty yards. Then I knocked my head against a tree and I did as you would do certainly in the same circumstances, I stopped. There were some dead bodies there, which gave me a somewhat uncomfortable bed. Then I found in my pocket a good piece of chocolate. I ate it and it gave me courage and confidence. So insistant are the demands of the body even under such conditions. This is another principle of psychology to remember in our lesson.

How long I stayed there in a half fainting and half conscious condition, I could not tell you, all the night probably. At last, in the very far distance I heard a friendly voice. "Envin", said my comrad, "you are wounded, but if you can help yourself at all, I will take you to the rear." Soon I found myself on the back of my friend and on my way to the rear, and then, for the first time, I realized a part of the disaster. At each movement I began to suffer in every member of my body, in my legs, in my arms, in my head, and if the noises seemed at so great a distance it was because I could not hear them. Thirty wounds, a broken skull, blind and my two ear drums perforated. That was the rest of the drama.

Ladies and Gentlemen, you will probably write to your friends to-morrow and say "Yesterday we heard a soldier. What a tough constitution he had! Nothing could kill him." At that time, however, I did not yet know that I was blinded, but the realization was soon to come and in a very strange way. At the rear they put me on a stretcher. We had to cross a very large open plain. Two men took the stretcher and the rhythmic motion of the walk brought a groan to my lips. Suddenly in the middle of the plain I heard a noise I knew but too well. We were caught in a bombardment. I said to my two companions who were very impatient, "It is not at all necessary for you to stay here. You can leave me. I am perfectly all right." Nothing more was said. You see, at the front we did not use to talk as long as they do in the Chamber of Deputies in Paris or in the Congress at Washington. Nothing more was said. I heard light, quick steps flying away. And then for the first time, in the silence broken only by the detonations I realized the truth. My body seemed without consciousness. Only my brain worked with surprising clearness and astonishing lucidity. I was only a thinking machine, and by thinking, not from suffering—I tell you again that I did not suffer—by reasoning, I knew that I was blind. "If my two companions," thought I, "can go away, they must see their way, and I, who am here cannot even see the sun." That was all and I was not surprised, I was not moved, and I was not sad. Generally people think I must have been very sad in the beginning. I was not sad for a minute. It seemed to me perfectly natural, and I said to myself "I am blind", as I would say to you, "You know when the sky is blue the sun is shining."

How long lasted the bombardment. I could not tell you either. Little clods of earth fell upon my face. But everything must end in this world, and the bombardment ended. Then I heard two steps around me. My two companions were back. We may see here the relativity of all things and the influence of circumstances upon our most trivial words. One of them asked me "How are you getting on" I answered him in light manner "Still alive" I said and we parted.

In the rear, the doctor began to dress my wounds. But, after a few moments, he probably thought my case a desperate one, for he ordered a man "Put him on a bed." This bed was nothing but a wooden frame with a center of crossed wires. The mattress and pillows were nothing but a pile of straw. I had been lying in this bed for a few moments, when I heard near me a deep voice, the

voice of a priest. Ladies and Gentlemen, the French are not all atheists. There is a great faith in France as in America and we are as religious as you. During the war, each division had its chaplain. This was he. "My boy", said he to me, you are very grievously wounded. In your twenty years of life, there is more experience than in the life of those who have lived a century. You have done your duty, and you will be rewarded. For Paradise was made for such men as you." I listened to this voice with increasing astonishment. After all I felt strong and I had not the least intention of going to see if Paradise had been made for such as I.

But after all, one should always be ready. Is it not some Englishman who has said, that one should always leave one foot in the stirrup for the long, last voyage? On the other hand many have died with all their consciousness. This was perhaps my case. And so, with my foot in the stirrup I waited. At the end of an hour I said to myself. "They probably put off the departure till later. The horse must be too tired today." In the meantime, I asked for a cup of tea. It did me great good. Then, with my cup of tea and my foot in the stirrup, I waited. At the end of an hour, I asked for another cup of tea. There was certainly nothing to be done with a dying man, who asked for so many cups of tea, and I was sent to the hospital.

FOURTH PART.

We have now arrived at the lowest, at the blackest point in my life. Now will begin my Resurrection. Slowly, after many efforts, step by step, I shall regain my confidence in life, my spiritual liberty, and my inner happiness. I was wounded in March, 1915, I left the hospital in June, cured of my wounds, but blind and partially deaf. My parents had been obliged to flee from Armentières before the flames and devastation of the war. My brother Lucien some months later, was killed at Verdun. France at the very beginning gave me a pension of 975 francs a year—150 dollars. Only a short time before, life had smiled upon me, now it was nothing but shadows and hostility. I was the PRISONER OF THE NIGHT.

No matter if I did not see the green forests and the golden sun, the immense ocean and the high mountains. I had given all these of my own free will to my country, to the world.

Generally it seems to the public that the blind veterans must suffer because they do not see, but it is not exactly so. I put

before you three descriptions, three paintings of my war full of colors, of lights, of shadows, of contrasts, especially to prove to you that we have within us the power of resurrection of colors and images. We do not see, my friends. It may be so, but we do not even think of it. How many people there are around us with good eyes who do not see anything at all. On the other hand, there is something else, which is a little more difficult to bear in our situation, and that is to be slaves of the night, to be dependent on things and on people.

In the beginning, what I could not reconcile myself to giving up for my dear France, was my independence, my liberty. All around me was nothing but darkness and hostility. The chairs over which I stumble, the walls that I run against, the trees, the roses themselves are my enemies. When I read, when I walk, when I work I need help from others. I am the PRISONER OF THE NIGHT.

O Liberty, dear Liberty! But, my friends, look at the history of the world and you will see that it is a perpetual struggle for liberty—liberty of the body, of religion, of ideas, of philosophies. And look at the nations, at the Polish, at the Russian nations. Did they not suffer for centuries for their independence? An in the last war, was it not for the liberty of the world that we fought, that we suffered, that we died? Yes, it was indeed, and we, for the liberty of the world, gave up our own liberty. We are the PRISONERS OF THE NIGHT.

But in the shadows I was thinking. Yes, it seems at first that we are prisoners. It seems so. But after all my intelligence is free, my imagination is free, my heart is free. No, I am not a prisoner! And by and by a ray of sun came down and illumined my night. It grew and now it shines brightly on my life. What after all, my poor friends, is the liberty of the body, if, by the work of my intellect I can gain another freedom ten thousand times better: the spiritual liberty?

Guided by this star, I began to work. I learned the embossed writing, the Braille system, short hand, the type-writer. In October 1915, I passed my first examination for the Baccalaureat degree. Within six years I passed more than ten examinations in Arts, Philosophy and Law. These correspond to your Master of Arts and Bachelor of Law. I taught French literature to 80 American officers in 1919 at the University of Paris. Four years ago I won the Victor Chapman scholarship and started to study English. I went to Harvard University where I studied International Law

for two years, depending entirely on myself through the second year. I published a book of poems called "Out of the Shadow."

Now, my friends, I am touring your country, having prepared a series of 25 lectures, which I deliver in both English and French, and thus try to earn a decent and respectable living. But above all, I try to accomplish my duty in this world by sowing the fertile seed of a good cause, for Peace, beloved Peace. Some people think that veterans are not good for anything more. It may be so, but at least we have the right to speak about peace. We fought and we suffered for it and it is the duty of every soldier to prepare for it now. You had in your country a wonderful president who started the League of Nations. I do not wish to speak of his political career, the only thing I am interested in is that he started a great movement for peace. Everybody in this country, republicans and democrats alike, have a holy duty to perform in preparing for it. We must remember that it is the fate of men to be imperfect. Certainly, the League is not the perfection. More than 14 wars have started since its foundation, but it is nevertheless a wonderful first step and should be encouraged by everybody in the world. It is in this direction that we must look forward. Meanwhile we will perhaps perfect ourselves and be more civilized, for we are looking very far for something which is very close to us. Peace, my friends, is not so much a question of treaties, of alliances, of leagues; it depends upon us alone, upon our self perfection. You may be sure that when we shall know how to deal successfully with our passions, our envies, our jealousies, our hatreds, it will not be difficult to get peace in the world among MEN OF GOOD WILL.

Permit me now to come to my conclusions, which I hope will be of some use to you in your life. What is man's destiny? Why do we live? Generally people consider blindness as the greatest and the most terrible of handicaps. However, when I consider what I was before and what I am now, I think that perhaps it was not bad for me to be blind. IT WAS A BLESSING. I was lazy, the despair of my family, and now I work. I was selfish and thoughtless and now I think and I believe.

"Unhappiness", said the renowned philosopher, Pascal, "is the crucible wherein are forged great characters." This blindness, which at first sight seemed to be the great obstacle to my development, has been the condition itself of my success. I believe it, I needed a good whipping; I got it, and now I can say like an English poet: "I am the Master of Fate, I am the Captain of my Soul."

INVICTUS.

Out of the night that covers me,
Black as the pit from pole to pole.
I thank whatever God may be
For my unconquerable soul.

In the fell clutch of circumstances
I have not winced not cried aloud
Under the bludgeonings of chance
My head is bloody, but unbowed.

Beyond this place of wrath and tears
Looms but the Horror of the shade.
And yet the menace of the years
Finds and shall find me unafraid.

It matters not how strait the gate
How charged with punishments the scroll
I am the master of my fate
I am the captain of my soul.

After all, what are we on the earth? Grains of sand, motes in the sunbeam. But if we can see with the eyes of the soul, we will see the shining beauty of the Universe. Suns turn, planets gravitate, men concur consciously or unconsciously in the perfecting of the world. We are an infinitely small part of the machine of the universe. Some are born for happiness, some are born for suffering, others are born to be an example and a lesson to all. But all, by their work or by their wealth, by their laughter, by their tears, or by their example, must join in the perfecting of the world. My mission tonight, is precisely to show to you the lesson, the hard lesson which can be learned from fertile sorrow. Surely, I did not come here to speak about my own modest, humble life. What am I? Only a drop of water in the great ocean of things. But I came here to tell you, rich or poor, happy or miserable, young or old, that there is no perfect happiness in this world. There are always some weeping eyes and bleeding hearts and secret pains. We must all of us be able to understand that real true happiness is not dependant upon material advantages, upon money, physical beauty, jewels, glory, position, medals and crosses. True happiness depends upon our own perfection, our own qualities, our own virtues.

There are, my friends, several ways to get this inner joy, this happiness of the soul, but to-night I will indicate one way and that is to love one another. International Brotherhood. Oh, I know it is not a new thought, but it is sometimes very good to repeat it. To love one another. Mutual understanding between nations. International Peace! Here is the key to the happiness of the whole world, because after all, everything is bound together in this universe. When you work for other people, you work at the same time for yourself, you enrich your heart, you elevate your soul. Higher and higher we mount toward perfection, each according to his powers—some by helping others, others by supporting courageously their sufferings, others by trying to be better. Higher and higher, this will be our motto to-night, higher toward the perfection of the soul. Higher toward a greater goodness, higher toward the happiness and the peace of all the nations in the shining beauty of the universe.
